

Episodes de la Seconde Guerre mondiale à Lacroix-Saint-Ouen

Marc PILOT

Une semaine près la sur prise de la percée de Sedan du 10 mai 1940 des divisions furent déplacées du front d'Alsace-Lorraine où elles étaient devenues inutiles et ramenées de toute urgence pour barrer le couloir traditionnel des invasions en Picardie. D'abord engagées sur la Somme, elles durent se replier bien vite sur l'Oise. Les voies d'eau constituaient en effet des coupures naturelles que le commandement français tenta d'utiliser au mieux. La valeur de l'obstacle était cependant médiocre face aux moyens modernes de franchissement et l'espoir d'un nouveau « miracle de la Marne » allait rapidement s'envoler.

Lacroix-Saint-Ouen, qui possédait un pont suspendu sur la rivière, allait devenir un point d'appui, un réduit qu'il faudrait tenir le plus longtemps possible. La destruction du pont ne devait intervenir qu'en dernier recours, sous la pression de l'ennemi et sur ordre supérieur. La tâche demandait des moyens et du temps, ce qui manquait cruellement.

Premières pertes

Le 19 mai 1940, Compiègne était la proie des flammes après un terrible bombardement aérien. Ce même jour, vers midi, le 21^e G.R.D.I.¹ débarquait une fraction de ses effectifs en gare du Meux - Lacroix-Saint-Ouen. Six bombardiers survolèrent alors la

gare et larguèrent leurs bombes en deux passages. Le bilan fut très lourd : 14 tués et 15 blessés. La plupart appartenaient à l'escadron à cheval et les montures ne furent pas épargnées : 25 chevaux furent tués, d'autres blessés et certains s'enfuirent affolés. Au total, une soixantaine de montures fut perdue.



Le train bombardé en gare du Meux / Lacroix-Saint-Ouen,
Photo Auguste Tony (Collection Marc Pilot).

Les carcasses restèrent sous la chaleur dans les wagons pendant une semaine et le sergent-chef Tony du 26^e R.I. qui stationnait à Lacroix-Saint-Ouen fut envoyé une nuit avec ses hommes pour « enterrer près de la gare du Meux des chevaux carbonisés d'un train de cavalerie qui huit jours auparavant avait été bombardé. Ce fut une besogne excessivement désagréable en raison de la chaleur et de l'odeur insupportable que même le port du masque à gaz ne put atténuer »².

Un front démesuré

La 11^e D.I. arriva le 20 mai sur l'Oise et l'Aisne, le général Arlabosse établit son poste de commandement à Lacroix-Saint-Ouen et s'y maintint jusqu'au 2 juin. Son arrivée avait également été mouvementée mais le bombardement de son train en gare de Verberie ne fit que deux blessés. Le 23, son P.C. fut pris pour cible à deux reprises.

Au retour d'une mission de liaison le 31 mai, le caporal motocycliste Monnerie du 170^e RI était de retour au PC. « Nous nous sommes immédiatement endormis dans un grand lit du 1^{er} étage de la maison nous tenant lieu de cantonnement. Ce repos dura combien de temps ? Impossible d'en déterminer



Général Arlabosse
commandant la 11^e DI
(Collection Marc Pilot)



Les carcasses pourrissantes,
photo Auguste Tony, (Collection Marc Pilot).

la durée car, tout à coup nous fûmes réveillés en sursaut par un vacarme infernal, nous réalisâmes qu'il s'agissait d'un bombardement aérien. Les bombes tombaient dans les environs immédiats, des éclats ricochaient sur les toits agrémentés par des grésillements et crépitements d'incendie tout proches, cette atmosphère nous avait complètement abrutis et, atteint d'un certain somnambulisme, réalisant ce qui arrivait, nous dévalâmes les escaliers pour sortir de cette maison afin de nous réfugier autour de la margelle du puits se trouvant au milieu du petit jardin en attendant que ça se passe ! Ce bombardement ne dura fort heureusement qu'une ou deux minutes, aucune bombe ne tomba sur le PC, q u'aux alentours seulement où un pâté de maisons fut détruit, une voiture automobile incendiée et trois camarades blessés sans gravité »⁴.

Le 7 juin dans la soirée, huit camions arrivèrent à Compiègne pour participer à l'évacuation de la population. C'était bien peu mais la ville était déjà vidée de ses habitants. Le sous-préfet Guérineau les dirigea sur Lacroix-Saint-Ouen qui venait d'être bombardé et où il restait des enfants et des vieillards à évacuer⁵. La plupart des habitants avaient été évacués par des

bus parisiens, les derniers embarquèrent vers 22H; la localité appartenait désormais aux militaires et les combats n'allaient pas tarder.

La brèche

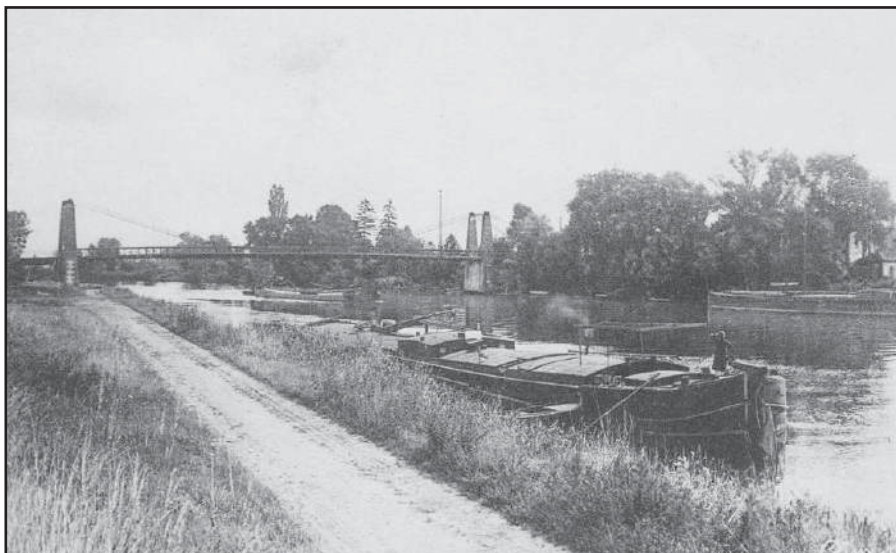
Deux sections de la C.D.A.C. (Compagnie Divisionnaire Anti-Chars) avaient reçu la mission de défendre une ligne allant du nord de Lacroix-Saint-Ouen jusqu'au port. Un bataillon du 26^e RI se trouvait en réserve au port et tenait le pont. Ce front fut dégarni et seules la 9^e Cie et une section de mitrailleuses restèrent en position. Le 6 juin, elles reçurent le maigre renfort temporaire du 1^{er} bataillon du 487^e Régiment de Pionniers Sénégalais chargé de réaliser des travaux et des abattis. Le 26^e RI avait réalisé quelques obstacles, le sergent-chef Tony en particulier avait érigé avec sa section trois barrages antichars avec des troncs d'arbres, des bordures de trottoir et de la terre pour barrer les routes d'accès. Hauts de 2m et épais de 1m, ces barrages étaient percés de créneaux de tir, un champ de mines protégeait le dispositif⁵. Le 8 juin au matin le III/26^e RI qui était revenu à Lacroix-Saint-Ouen partit vers

Pierrefonds et le 10 à 23H toutes les unités de la 11^e DI étaient parties.

La 7^e Division d'Infanterie Coloniale qui devait la relever rencontra d'insurmontables difficultés sur son trajet, à Mareuil-La-Motte en particulier. Elle trouva le pont rail des Ageux détruit dans la nuit du 9. Des réfugiés affirmant que le pont de Lacroix-Saint-Ouen était encore intact, les troupes s'y dirigèrent par Rivecourt et purent franchir la rivière jusqu'au lendemain 9H. Sous la pression de l'ennemi on fit sauter le pont; pris au piège sur l'autre rive certains détruisirent leur matériel lourd et traversèrent à la nage. D'autres errèrent toute la nuit entre le pont des Ageux et celui de Lacroix-Saint-Ouen avant d'être capturés.

Le 4^e RIC aurait dû prendre position dans la commune mais son action reste à préciser ⁶. La plus grande confusion régnait entre Verberie où se trouvait le III/7^e RIC du commandant Musso et Lacroix-Saint-Ouen, le I/7^e RIC qui aurait dû s'y trouver manquait à l'appel. Au cours de la retraite son commandant, le chef de bataillon Magret, « souffrant d'une chute avait, sans en demander l'autorisation au colonel commandant le régiment, passé le commandement du bataillon au capitaine Noutary et était parti avec son auto de liaison. Il ne fut revu que le 10 dans la matinée » ⁷.

Au cours de la matinée du 10 le colonel du 7^e RIC, dont le PC était au chêne de Saint-Sauveur, effectua en personne une reconnaissance sur Lacroix-Saint-Ouen et constata l'absence des unités sur sa droite. Le I/7^e RIC, en partie tout au moins, s'installa tardivement entre le pont des Ageux et Rivecourt et ne s'accrocha pas au terrain quand les Allemands passèrent la rivière. A 17H le commandant Magret signala que l'ennemi avait franchi l'Oise à l'est de son quartier (donc dans le secteur de Lacroix-Saint-Ouen) et que les munitions commençaient à manquer. Les Allemands lancèrent en-



Après la destruction du pont de Verberie, celui de Lacroix-Saint-Ouen restait le seul en aval de Compiègne. Pendant 24H il permit aux troupes en retraite d'échapper à la capture.

suite une attaque sur Verberie déjà menacé sur ses autres flancs et la position succomba.

Le départ des Allemands

Dans la commune se trouvait une unité qui logea un temps chez la veuve Ernestine Desbouis et au château, elle devait avoir son atelier dans le manège : il s'agissait de la *Ger.Kol.I.Ln.Rgt.32* (Colonne de réparation du 1^{er} bataillon du 32^e Régiment de Transmissions de la Luftwaffe). Ce

n'était pas une unité combattante et elle se replia à la fin du mois d'août. À ce moment, après le repli derrière la Seine, des unités incomplètes et désorganisées tentèrent de s'accrocher sur l'Oise. Ce fut le cas de la *47 Infanterie Division* du général Karl Whale chargée de tenir la forêt de Compiègne ⁸. En tournée d'inspection le 31 août 1944, il trouva sa grande surprise le *Grenadier-Regiment 104* à Orrouy alors qu'il aurait dû se trouver à cheval sur la route de Senlis à Compiègne. Ordre lui fut donné d'occuper



Colonne cyclise sur la route nationale
(Photo Jean Pinson transmise par Émile Hérisson)

cette position aussi rapidement que possible mais l'on pouvait avoir des doutes dans son exécution. Pour observer le développement de la situation, le commandant resta à la lisière sud de la forêt de Compiègne jusqu'au début de l'après-midi et ne partit pour La Croix-Saint-Ouen qu'une fois qu'il eût l'assurance que le mouvement du Grenadier Regiment 104 s'était correctement effectué. Dans le village il trouva des éléments du *Schnelle Regiment von Glasow* (cyclistes), qui n'était pas sous ses ordres et dont il ignorait tout, sur le point de se rendre à Compiègne. Il demanda de retarder ce mouvement ou que pour le moins un escadron puisse rester un certain temps afin de constituer une sorte de réserve pour le Grenadier Regiment 104. Il constata peu après cependant que cette unité n'était pas restée. En arrivant à Francières il trouva un ordre du G.Q.G. prescrivant de rompre le contact la nuit suivante et de se regrouper dans le secteur de Noyon. Lacroix-Saint-Ouen n'était donc pas tenu quand les Alliés s'y présentèrent.

La Libération

Vers 4H du matin le 1^{er} septembre, la poste de Compiègne reçut un coup de téléphone :

- « Allo! la poste ? Que se passe-t-il à Compiègne ?

- Qui êtes-vous ?

- Un officier américain. Je vous parle de Lacroix-Saint-Ouen.

- Ah! très bien. La plupart des Allemands sont partis depuis hier après-midi. À l'instant, les derniers ont fait sauter le pont sur l'Oise

- OK, merci. À bientôt »⁹.

En pointe du dispositif se trouvaient deux Français. Le premier était le jeune Olof Tillet de Mautort recruté comme interprète à Paris et affecté au 2^e peloton du 85th Cavalry Reconnaissance Squadron de la 5^e Division blindée US¹⁰. Venant de Creil « nous prenons la route de Compiègne et nous enfonçons dans la forêt où il

va vite faire nuit noire. Il y a vait, cachés par les arbres, des groupes d'Allemands à bicyclette, armés de mitrailleuses, fusils et grenades qui entendaient nos moteurs et chenilles et tiraient sur nous à bonne distance mais ne pouvaient pas faire de tirs très précis en raison des arbres. Nous avons subi 3 ou 4 embuscades, j'étais dans une jeep à côté du chauffeur dont je ne me souviens pas du nom (en principe de jour j'étais dans la jeep de t être pour pouvoir être présent en cas de rencontre avec des FFI ou civils et traduire les renseignements mais dans la nuit j'étais affecté à telle ou telle jeep). Nous ouvrons alors un feu d'enfer en direction de leurs positions indiquées par leurs tirs, ils sortaient les mains en l'air portant les blessés, nous allions chercher armes et vélos, les amenions sur la route et nos chenilles les rendaient inutilisables. Nous constatons chaque fois qu'il y a vait un nombre important de morts.

Au cours de la deuxième embuscade le chauffeur de ma jeep a reçu une balle dans la tête et est tombé sur moi. Le mitrailleur me dit de prendre le volant, je lui dis que je ne savais pas conduire (pas d'automobiles de 39 à 44). Il me crie dans le vacarme « prends la mitrailleuse », je lui avoue mon ignorance et sa réponse fut « tu vises, tu tires la gâchette vers le haut, tu verras les traçantes et ça se dirige comme un tuyau de jardin » ; quelques minutes après je t irais comme un vieux briscard ». Cet engagement s'est produit entre Lacroix-Saint-Ouen et Compiègne et le corps d'un soldat américain, tué le 31 août, a été relevé sur la N32 entre les carrefours Moreau et Laval. Il pourrait s'agir de William Colweil (son identité et son unité restent à préciser), il fut inhumé un temps dans le cimetière communal.

Le second Français était Samuel Crammer, secrétaire de mairie à Saint-Sauveur. Il devait servir de guide à la 28th US Infantry Division à partir de Lacroix-Saint-Ouen mais, le guide de Verberie ayant fait défaut il prit en charge la colonne à partir de cette localité.

Quelques heures de combat en juin 1940 et en août 1944 laissent peu de traces dans les archives. Il n'en reste pas moins que plusieurs dizaines de soldats y laissèrent leur vie ainsi que des civils dont les noms figurent sur le monument aux morts. Aujourd'hui la mémoire demeure mais le jumelage avec Losheim am See a tourné une page.

NOTES

- 1 Anonyme, *Historique du 21^e GRDI*, slnd.
- 2 Lettre à l'auteur d'Auguste Tony, en date du 6 novembre 1992.
- 3 Compiègne brûle-t-il?, souvenirs d'Albert Guérineau, *l'Oise Matin* du 24 janvier 1959.
- 4 Lettre à l'auteur de Jean Monnerie en date du 28 septembre 1988
- 5 Marc Pilot, *La région de Compiègne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Annales historiques compiégnoises, 1994.
- 6 Les corps de quatre soldats du 4^e RIC furent retrouvés dans la commune, il s'agissait de : Caporal-chef Eugène Nicole (rue Pasteur), Claveranne Victor (la Grévière), sergent-chef Tusci (ou Tusce) Bernard, Renaudin Hubert. Furent également tués : Recape Gabriel du 241^e RAD (route de Carnois), Marsan Maurice du 126^e RI (route de Paris).
- 7 Rapport du chef de bataillon Musso commandant le III/7^e RIC, archives de la famille Musso.
- 8 Rapport du *genralmajor* Karl Wähle, Northern France Campaign, 26 August - 4 Sept 44, (MS #B-176), US Army Historical Division.
- 9 André Poirmeur, *Compiègne 1939-1945*, sn, 1968.
- 10 Entretien avec l'auteur, juin 2008, et texte d'une conférence donnée en 2004 à Lamorlaye.